

sance, et leur remit lui-même les poignards destinés à frapper son redoutable ennemi.

Averti, cependant, par plusieurs voies du péril qui le menaçait, Guise avait bravé ces avis avec plus de forfanterie que de sécurité réelle. Dans une dernière conférence avec le cardinal son frère, l'archevêque de Lyon et d'autres amis, pressé de se soustraire par la fuite aux complots tramés contre lui, il s'y était refusé obstinément. Le roi et lui étaient, dit-il, comme deux armées en présence : l'un en se retirant donnait la victoire à l'autre ; les bruits répandus n'avaient aucun fondement ; le roi ne cherchait qu'à l'éloigner afin de reprendre la direction des Etats, et de faire dévier cette assemblée de l'esprit de la Ligue dans lequel elle avait marché jusqu'à présent.

Quand le duc de Guise entra le 23 au matin dans la salle du conseil, il y trouva réunis le cardinal son frère, ceux de Vendôme et de Gondi, les maréchaux d'Aumont et de Retz, les sieurs d'O et de Rambouillet, le garde des sceaux et l'archevêque de Lyon. Le capitaine Larchant, accompagné de plusieurs de ses gardes, l'avait suivi au sortir de son hôtel jusqu'à l'antichambre du roi en lui présentant humblement le placet dont il l'avait entretenu la veille. Aussitôt que le duc fut entré, Larchant distribua son escorte sur l'escalier du château et fit descendre dans la cour tous les gens de la suite du duc et des autres seigneurs. On raconte qu'à ce moment Guise fut saisi de certaines appréhensions, de certaines faiblesses, sinistres présages d'un péril imminent. Les mémoires contemporains parlent d'un billet que son secrétaire essaya de lui faire tenir pour l'exhorter à une prompte fuite. Mais il n'était plus libre de suivre ce conseil. Vers huit heures, Revol, secrétaire d'Etat, vint lui dire que le roi l'attendait dans son cabinet. Le duc se leva, non sans émotion, traversa une courte galerie qui séparait l'anti-cham-